

# Mentalités populaires au temps et au pays de *La Petite Fadette*

**Diana Cooper-Richet**

Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés Contemporaines

Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines

Diana.Cooper-Richet@uvsq.fr

Rebut: 15 gener 2008

Acceptat: 30 abril 2008

RESUM:

## **Mentalitats populars en el temps i en el país de *La Fadeta***

La novel·la està influenciada pels esdeveniments polítics i per les classes rurals del Berry, que George Sand coneix molt bé. El clima psicològic d'aquests territoris ancestrals és complex, està fet de supersticions i de violència. A part d'això cal recordar també la influència de l'església i del culte marital. Així doncs una pluralitat d'elements apareixen com a components d'aquestes mentalitats: ignorància i analfabetisme en primer lloc. Superstició i bruixeria després. I finalment una violència latent que pot desencadenar el drama en qualsevol moment. En el temps de *La Fadeta* cossos i ànimes es debaten entre forces antagòniques. Amb llur lluita i llurs influències entrecruades es forja llur inconscient.

MOTS CLAU:

Mentalitats populars, ignorància, analfabetisme, superstició, bruixeria, inconscient.

RÉSUMÉ:

## **Mentalités populaires au temps et au pays de *La Petite Fadette***

Le roman est influencé par les événements politiques et par les classes paysannes du Berry, que G. Sand connaît bien. Le climat psychologique de ces campagnes reculées est complexe, fait de superstitions et violence. Et il faut rappeler aussi l'influence de l'Église et du culte marial. Plusieurs éléments, donc, sont les composantes de ces mentalités: ignorance et analphabétisme d'abord. Superstition et sorcellerie après. Et pour terminer une violence latente

qui peut déchaîner le drame à n'importe quel moment. Au temps de *La Petite Fadette* les corps et les esprits sont travaillés par des forces contradictoires. Avec leur lutte et leurs influences croisées se forge leur inconscient.

**MOTS CLÉS:**

Mentalités populaires, ignorance, analphabétisme, superstition, sorcellerie, inconscient.

**RESUMEN:**

**Mentalidades populares en el tiempo y en el país de *La Petite Fadette***

La novela se halla influenciada por los acontecimientos políticos y por las clases campesinas del Berry, que George Sand conoce muy bien. El clima psicológico de estos territorios ancestrales es complejo, está hecho de supersticiones y de violencia. Por lo demás, es necesario recordar también la influencia de la Iglesia y del culto marial. Varios elementos, pues, constituyen los componentes de estas mentalidades: ignorancia y analfabetismo primero. Superstición y brujería luego. Y para terminar una violencia latente que puede desencadenar el drama en cualquier momento. En el tiempo de *La Petite Fadette* cuerpos y almas se debaten entre fuerzas contradictorias. Con su lucha y sus influencias entrecruzadas se forja su inconsciente.

**PALABRAS CLAVE:**

Mentalidades populares, ignorancia, analfabetismo, superstición, brujería, inconsciente.

**ABSTRACT:**

**Popular mindsets in the time and country of *La Petite Fadette***

The novel is influenced by political events and the rural classes of Berry, which George Sand knew very well. The psychological climate of these ancestral lands is complex, made up of superstition and violence. On the other hand, it is also necessary to bear in mind the influence of the church and of the Maria cult. Several elements, then, constitute the components of these mindsets: first, ignorance and illiteracy; then, superstition and witchcraft, and lastly, a latent violence that can lead to drama at any moment. At the time of *La Petite Fadette*, bodies and souls were being pulled by opposing forces. This unconsciousness was forged with their struggle and their interwoven influences.

**KEYWORDS:**

Popular mindsets, ignorance, illiteracy, superstition, witchcraft, unconsciousness.

Le paysage mental des habitants de l'ancienne province du Berry, entre Région parisienne et Massif Central, est particulièrement familier à l'auteur de *La petite Fadette* installée à Nohant, bourgade du département de l'Indre. Cette population, qu'elle côtoie, tout comme les événements dramatiques que connaissent, en 1847, des contrées proches, n'ont pas manqué d'influer sur l'écriture de ce roman champêtre, de même que sur la manière dont la femme-écrivain décide de caractériser ses personnages et de les faire agir.

Complexe et instable, fait d'ignorance et d'analphabétisme, de superstitions et de croyances irrationnelles, mais aussi de violence souvent, mais pas toujours contenue, tel est le climat psychologique dans lequel baignent les classes populaires rurales de ces campagnes reculées. Encore faut-il rappeler la place de l'Église et des croyances religieuses en cette époque de culte marial, de multiplication des pèlerinages et de recrudescence de certaines formes de piété naïve<sup>1</sup>.

### **Ignorance et analphabétisme**

La France connaît, sous la Monarchie de juillet, d'indéniables progrès culturels même si, d'après l'enquête menée – en 1833 – à la demande du ministre de l'Instruction publique, François Guizot, près de 11500 communes de France ne disposent pas d'école primaire. Grâce à la loi du 28 juin 1833 rendant obligatoire l'entretien dans chaque bourg de plus de 500 habitants, d'une école et la rémunération d'un instituteur, mais également l'ouverture d'une école normale par département pour la formation des maîtres, la situation s'améliore considérablement. Le père de famille demeure, cependant, libre d'envoyer ou non ses enfants à l'école, ce que les plus pauvres d'entre eux ne font pas, plus particulièrement au moment des récoltes. Si, donc, tous les Français ne sont pas égaux devant l'instruction, toutes les régions du pays ne profitent pas, non plus, de la même manière de ces avancées.

L'ouest et le centre de la France – régions enclavées et relativement isolées – sont, à cet égard, nettement défavorisées<sup>2</sup>. Par ailleurs, dans la plupart des provinces les parlers locaux – les patois – dominant, dans les classes populaires, sur la connaissance du français, qui est encore loin d'être devenue la langue universelle. A Buzançais, petite ville de l'Indre de 4500 habitants située à une cinquantaine de kilomètres du château de George Sand, le gouffre entre

<sup>1</sup> Jean-Yves Mollier, «La culture de 48», *La révolution de 1848 en France et en Europe*, Sylvie Aprile, Raymond Huard, Pierre Lévêque et Jean-Yves Mollier eds, Paris, Editions Sociales, 1998, p. 139.

<sup>2</sup> Philippe Vigier, *La vie quotidienne en province et à Paris pendant les journées de 1848*, Paris, Hachette, 1982, p. 43.

l'ignorance des uns et l'instruction, voire la culture, des autres est clairement mis en évidence lorsque les émeutiers visitant, en janvier 1847, les demeures de leurs riches voisins, jettent par les fenêtres, qui un piano, qui un secrétaire, qui encore les livres de la bibliothèque des familles Gaulin et Chambert, pour y mettre ensuite le feu<sup>3</sup>.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les imprimés sont souvent assimilés à des objets magiques, quasi diaboliques, parce que porteurs de vertus émancipatrices ou moralement dangereuses<sup>4</sup>. C'est en tout cas la position de l'église catholique qui, par le biais d'un certain nombre d'œuvres charitables – notamment des bibliothèques – va, pendant tout le siècle, se lancer à l'assaut des mauvais livres et tenter par la diffusion de «bons livres»<sup>5</sup>, des vies de saints et des ouvrages édifiants de toutes sortes, de détourner les lecteurs populaires d'une littérature romanesque considérée comme éminemment pernicieuse. Ce combat sera inutile, car en donnant à lire aux plus simples des ouvrages, même expurgés de tout ce qui pouvait être contraire à la morale, la lecture s'imposait progressivement et les imprimés gagnaient du terrain dans la population, y compris dans les campagnes.

Que lisent et que conservent – au mieux – dans leurs chaumières et dans leurs fermes, les hommes et les femmes des campagnes du Centre de la France vers 1848? Des livrets de la Bibliothèque bleue de Troyes, dont les travaux de Lise Andriès et de Geneviève Bollème<sup>6</sup> ont montré qu'ils sont en grande partie faits de reprises et de rééditions de récits du Moyen-Age, de contes ou de ballades chevaleresques, des almanachs aussi avec leur partie calendaire, et leurs différentes prédictions<sup>7</sup>, auxquels on pourrait sans doute ajouter quelques images pieuses, ainsi qu'un ou deux manuels scolaires parfois<sup>8</sup>. Tout ceci constitue l'essentiel de la richesse imprimée de ces populations, en grande partie diffusée dans les villages et dans les fermes isolées par les colporteurs

---

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Jean-Yves Mollier, *op. cit.*, p. 152.

<sup>5</sup> Loïc Artiaga, *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires*, Limoges, PULIM, 2007.

<sup>6</sup> *La Bibliothèque bleue. Littérature de colportage*, anthologie présentée et annotée par Lise Andriès et Geneviève Bollème, Paris, Lafont, collection Bouquins, 2003.

<sup>7</sup> Sur les almanachs voir *Les lectures du peuple en Europe et dans les Amériques (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Hans-Jürgen Lüsebrink, York-Gothart Mix, Jean-Yves Mollier et Patricia Sorel dir., Bruxelles, Editions Complexe, 2003.

<sup>8</sup> Jean-Yves Mollier, *La lecture et ses publics à l'époque contemporaine. Essais d'histoire culturelle*, Paris, PUF, collection Le nœud gordien, 2001. Dans cet ouvrage voir le chapitre consacré aux manuels scolaires en tant que bibliothèque du peuple.

qui, dans leurs boîtes, transportent une part de rêve, mais aussi des nouvelles du monde extérieur<sup>9</sup>.

La presse – dont l'essor est considérable à la même époque, y compris dans les provinces, pensons ici à *L'Eclaireur de l'Indre* – lancé en 1844 - dans lequel écrira le socialiste Pierre Leroux, l'ami de George Sand mais aussi au premier feuilleton français *La vieille fille* d'Honoré de Balzac paru dans le quotidien *La Presse* d'Emile de Girardin du 23 octobre au 30 novembre 1836<sup>10</sup>, donnant ainsi naissance à un nouveau genre littéraire<sup>11</sup> - demeure encore très largement l'apanage des populations urbaines. Et si la période est au romantisme, l'écho que celui-ci trouve dans ses régions reculées est quasi inexistant<sup>12</sup>.

Les romans, dit de nouveauté, tels ceux qu'écrit la Dame de Nohant, sont en pleine expansion. Ils paraissent désormais sous des formes bon marché. Le roman à quatre sous – qui se vend par petits fascicules de 16 pages - se décline dans des collections multiples, illustrées très souvent<sup>13</sup>. En vente dans les villes, mais également dans les cabarets de campagne, chez les épiciers et autres commerçants dans les bourgs, mais aussi sur les marchés et dans les foires, ils connaissent avec l'augmentation progressive du nombre de lecteurs potentiels un succès populaire indéniable. Encore ne faut-il pas exagérer ces phénomènes, car plus de la moitié de la population française ne sait ni lire, ni écrire, surtout dans les campagnes où l'accès au savoir est plus aléatoire qu'en milieu urbain. Sur ces terres rurales règnent encore superstitions et croyances ancestrales.

<sup>9</sup> Jean-Jacques Darmon, *Histoire du colportage de librairie en France sous le Second Empire*, Paris, Plon, 1972.

<sup>10</sup> Marie-Eve Thérenty et Alain Vaillant, *1836. l'An I de l'ère médiatique. Analyse littéraire et historique de La presse de Girardin*, Paris, Nouveau monde édition, 2001.

<sup>11</sup> Marie-Françoise Cachin, Diana Cooper-Richet, Jean-Yves Mollier et Claire Parfait dir., *Au bonheur du feuilleton. Naissance et mutation d'un genre (Etats-Unis, France, Grande-Bretagne, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Créaphis, 2007.

<sup>12</sup> Jean-Yves Mollier, «La culture de 48», *op.cit.*, p.134.

<sup>13</sup> Jean-Yves Mollier, *La lecture... op. cit.*, p. 93 et «Editer au XIX<sup>e</sup> siècle», *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2007, n° 4, p. 771-790.

## Superstitions et sorcellerie

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le département rural de l'Indre est à la fois isolé et archaïque<sup>14</sup>. Les routes y sont, en effet, médiocres et le resteront jusqu'au début de la Troisième République. Pour l'essentiel de la population les contacts avec le reste du monde sont très limités. Les foires et les marchés, la lecture des almanachs, constituent leurs seuls liens avec l'extérieur. Dans ce milieu replié sur lui-même, les superstitions et les croyances anciennes, les rumeurs et les nouvelles, souvent vieilles d'une année, colportées de hameaux en hameaux, forment une part importante de l'univers mental des familles paysannes. Si les feux follets, les guérisseurs et autres sorciers et sorcières sont présents dans *La Petite Fadette*, ils le sont également dans le quotidien de ces populations comme en témoignent un certain nombre de procès qui ont lieu au Tribunal Civil de Châteauroux, dans les années 1839-1840, pour sorcellerie et exercice illégal de la médecine<sup>15</sup>.

Ces affaires démontrent clairement la crédulité des habitants des campagnes proches de Buzançais, mais également la part d'irrationnel qui règne dans leur esprit. Dans l'une d'entre elles, un marchand ambulancier et sa femme utilisaient des méthodes frauduleuses, et coûteuses, pour essayer de persuader qu'ils détenaient des pouvoirs imaginaires capables de déclencher des événements magiques, par exemple un sortilège à même de favoriser l'exemption d'un jeune homme du service militaire. Ces individus, qui seront condamnés à 5 ans de prison et à 50 francs d'amende, invoquaient fréquemment le diable et disaient communiquer avec lui.

Le charlatanisme médical règne aussi dans ces contrées. Sorciers et guérisseurs sont nombreux, mais combattus par le pouvoir pour exercice illégal de la médecine dans le cas des seconds. A Châteauroux, dans ces années, une femme et son époux soignent, soi-disant, des malades et en vivent. Ils parcourent, à cet effet, les chemins du département avec au bras un panier rempli de petites fioles contenant des décoctions de plantes et d'emplâtres à base de produits naturels. Ils sont réputés avoir sauvés plusieurs vies. Si leur réputation est assez bonne parmi la population la plus fruste, ils seront néanmoins condamnés par la justice pour activités illégales. D'autres, les époux Gendreau, se disent volontiers dentistes ambulants pour gagner leur vie.

<sup>14</sup> La rubrique Indre du *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, I-K, IX 2<sup>e</sup> partie, Paris, Administration du grand dictionnaire universel, 1866-1877, p. 664 souligne la faiblesse du rendement agricole dans cette région de France, donc sa relative pauvreté.

<sup>15</sup> Voir les travaux de Daniel Bernard, *Berry d'antan. Scènes de la vie quotidienne*, Paris, Royer, 1995 et «Sorcellerie, escroquerie et exercice illégal de la médecine dans la vallée de l'Indre (1839-1840)», *Bulletin du Groupe d'histoire et d'archéologie du Buzançais*, n° 19, 1987, p. 97-106.

Les sorciers – ces frères grossiers du magicien, sont des diseurs de sorts et de bonne aventure qui ont passé un pacte avec le diable – mais aussi les guérisseurs et autres charlatans sont le plus souvent pauvres et ne survivent que de leurs scénettes et de leurs boniments<sup>16</sup>. On se méfie de d'eux, ils sont à la fois craints et vénérés dans les campagnes. Leurs mises en scène mystérieuses font peur, comme celles organisées pour la Saint-Vincent – au mois de janvier – au pied de la croix Berquin dans les environs de Buzançais dans l'Indre<sup>17</sup>, au cours desquelles des complices – se donnent soi-disant au Diable. Mais face à l'absence quasi complète de véritables médecins, et de l'impossible accès aux médicaments, à qui ces populations peuvent-elles se fier pour se soigner? Les faussaires constituent leur seul recours en cas de maladie. S'ils sont condamnés par la justice, ce n'est pas pour leurs méthodes douteuses, c'est essentiellement pour profanation de la religion<sup>18</sup>.

Quant aux feux follets, l'ancien instituteur Pierre Larousse, esprit rationnel, dans le *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* – les justifie scientifiquement. Ce sont, écrit-il «des exhalaisons enflammées qui s'élèvent pendant l'obscurité, dans les endroits marécageux ou au-dessus de terrains où se trouvent des corps en putréfaction, comme dans les cimetières<sup>19</sup>». Ils donnent le compte rendu de plusieurs expériences vécues, comme celle de 1839 «à Fontainebleau par un temps humide et mou. Entre 5 h et 9 h du soir, des flammettes pétillantes s'élevèrent dans certaines rues de la ville, où se trouvaient des mares infectes et remplir l'air d'une forte odeur de phosphore». Généralement, explique-t-il «le feu follet, par l'effet de l'air en mouvement s'éloigne de la personne qui veut en approcher, ou le poursuit quant elle marche en sens contraire. De là, sans aucun doute, toutes ces terreurs, toutes ces superstitions qui naissent dans l'esprit des gens simples; de là, toutes ces légendes qui nous viennent des pays où ce remarquent ces phénomènes<sup>20</sup>».

Pierre Larousse conclut en souhaitant qu'une instruction suffisante vienne délivrer le peuple des campagnes de ces malheureuses superstitions. N'est-il pas assez resté dans les langes de l'ignorance? Le moment n'est-il pas venu de guider ses premiers pas sur le sol de la vérité<sup>21</sup>? Pourtant, ignorance,

<sup>16</sup> Voir les notices Sorcellerie, Sorcier et Sorcière du *Grand dictionnaire... op. cit.*, Sodi-Test, XIV, 2<sup>e</sup> partie, p. 890-892.

<sup>17</sup> Daniel Bernard, *Berry d'antan... op.cit.*, p. 38-41.

<sup>18</sup> Daniel Bernard, «Sorcellerie...», *op. cit.*, p. 105.

<sup>19</sup> *Grand dictionnaire... op. cit.*, F, VII Première partie, p. 299.

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> *Ibid.*

irrationnel et sentiment de profonde frustration cachent une violence latente qui ne se déclenche qu'à de rares occasions.

### Une violence latente

Les travaux des historiens Solange Gras sur le Bas-Berry au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup> et de Philippe Vigier sur la vie quotidienne en France en 1848<sup>23</sup> fournissent un éclairage significatif sur la nature des violences qui pouvaient se déchaîner dans les campagnes du Centre de la France au temps de la rédaction de *La petite Fadette*. Les événements qui se sont déroulés à Buzançais, en janvier 1847, sont particulièrement dramatiques. Ils mettent en évidence la crise que traverse, de 1847 à 1851, le monde agricole et qui fut à l'origine d'un important exode rural parmi les plus pauvres, journaliers plus particulièrement, mais également le ressentiment qui pouvait exister parmi ces derniers à l'endroit des grands propriétaires peu touchés par cette dernière crise de subsistance – augmentation du prix de la nourriture – que connaît la France.

A Buzançais, dans l'Indre, en janvier 1847, le peuple a faim alors qu'au même moment quelques familles possèdent d'importantes réserves de grains. Cette inégalité, vécue comme une profonde injustice et l'arrivée dans la ville, le 14 janvier d'un important chargement de grains vont être à l'origine d'événements dramatiques qui marqueront durablement les mentalités dans cette région de France<sup>24</sup>. Dans cette communauté où il a été nécessaire d'ouvrir un atelier de charité pour occuper les plus miséreux et où les distributions de pain ont été jugées indispensables, la colère de la population la plus pauvre est sous-jacente, de là à se rendre maître de la cargaison de blé qui traverse le bourg, le pas est vite franchi. Transporté dans la cour de l'école, le trésor de guerre est confié à la garde des gendarmes, qui seront vite débordés. En effet, dans la nuit, hommes et femmes, et ces dernières sont très actives dans le mouvement, tant elles subissent de plein fouet les conséquences du manque de ravitaillement pour nourrir leurs familles, se rassemblent, sonnent le tocsin pour avertir les villages avoisinants et se rendent maîtres de la ville. Aux premières heures du jour, armés de leurs seuls instruments de travail – haches,

---

<sup>22</sup> *La crise du milieu de XIX<sup>e</sup> siècle en Bas-Berry*, thèse de doctorat d'histoire, Philippe Vigier dir., Université Paris X-Nanterre, 1976.

<sup>23</sup> *Op. cit.*

<sup>24</sup> *Ibid.* Philippe Vigier consacre le premier chapitre de son ouvrage au récit de ces événements, p. 35-53.

faux, fourches – comme les ouvriers de l’industrie à la même époque<sup>25</sup>, ils s’attaquent et pillent les maisons des riches meuniers et marchands.

Le drame se produit chez les Huard-Chambert, notables fortunés et détestés, dont le fils passe pour un usurier. La veuve Huard-Chambert s’engage auprès des manifestants à vendre ses réserves de blé à moitié prix, mais la discussion entre eux et le fils de la maison s’envenime. Ce dernier, prenant peur, s’empare de son fusil et tue à bout portant l’un des intrus. La nouvelle de cette mort violente se répand très vite, une foule incontrôlée, folle de haine s’acharne alors sur le jeune Huard-Chambert, comme sur un bœuf sera-t-il dit au procès. Il est achevé à la cognée, au bâton et à coups de sabot par le peuple enragé.

L’ordre ne sera rétabli que trois jours plus tard, après que les violences eurent gagnées une bonne vingtaine de villages des environs. Demeures, châteaux, maisons de maîtres sont visités, les réserves de nourriture sont recensées et redistribuées; les autorités sont submergées jusqu’à la reprise en main par les forces de l’ordre – 450 soldats d’infanterie, qu’accompagnent 120 lanciers - le 18 janvier, qui se livrent à une répression féroce et près de 50 arrestations. Près de 30 habitants de la ville, quasiment tous analphabètes, seront finalement traduits devant la Cour d’Assises, installée pour l’occasion à Châteauroux. Onze journaliers, quatre manœuvres, dix compagnons-artisans sont prévenus de pillage, mais treize d’entre eux sont également accusés d’assassinat. Les peines prononcées seront lourdes pour ces hommes en révolte contre l’injustice qu’ils vivaient au quotidien: 17 se voient infliger de 5 à 10 ans de travaux forcé, 4 sont condamnés aux travaux forcés à perpétuité, enfin, 3 autres - un ouvrier sabotier de 20 ans, un journalier de 25 ans et un garde de 36 ans - auxquels il est reproché le meurtre Huard-Chambert, à la peine capitale. Le 16 avril suivant, sur la grande place de Buzançais un jour de marché, les trois jeunes gens sont guillotins devant la population locale tétanisée.

Il est clair que ce déchaînement de violence populaire et la réponse répressive – tout aussi inhumaine - à laquelle elle a donnée lieu du côté des autorités, ainsi que la peine capitale infligée à trois enfants du pays qui réclamaient du pain, un matin d’avril sur la place publique, a sans aucun doute laissé dans les mentalités régionales des traces indélébiles, creusant encore un peu plus profondément le fossé entre les «pauvres» et les «riches», les «blouses» et les «habits»<sup>26</sup>, les analphabètes et les instruits, rendant impossible, dans cette

<sup>25</sup> Les mineurs de charbon des bassins français, encore très liés au monde rural à cette époque - ne parle-t-on pas de mineurs-paysans - utilisent eux aussi leurs outils de travail lorsqu’ils affrontent les forces de l’ordre. Voir sur ce point Diana Cooper-Richet, *Le peuple de la nuit. Mines et mineurs en France (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Perrin, p. 113.

<sup>26</sup> Philippe Vigier, *op. cit.*, p. 41.

partie de la France, la réconciliation sociale que défendait pourtant, non loin de là, à Nohant, George Sand en se tournant délibérément vers les vrais richesses de la «France profonde», celles de la Nature et de ceux qui y oeuvrent saison après saison depuis des générations.

Le paysage mental des habitants des campagnes françaises est donc ainsi bien plus ambivalent qu'il n'y paraît de prime abord. Car s'il est tel que le met en scène George Sand, calme et serein, peu touché par le tourbillon de la société qui se transforme et se modernise, tourné en un mot vers les valeurs traditionnelles de la campagne, il est dans le même temps traversé de part en part par un profond sentiment d'injustice, qui se meut parfois en révolte meurtrière. Les événements de Buzançais sont loin d'être isolés dans la France rurale de cette époque. Des drames semblables perdureront jusque dans les années 1870-1880. L'historien Alain Corbin a montré, dans *Le village des cannibales*<sup>27</sup>, comment des paysans de Dordogne avaient brûlé vif un jeune homme de bonne famille, Alain de Monéys, injustement soupçonné en cette année 1870, d'être un «Prussien».

C'est cependant la déféstration de l'ingénieur Jean-Jules Watrin en 1886, dans le petit bassin minier de Decazeville<sup>28</sup>, où les mineurs sont encore des paysans<sup>29</sup> – une scène quasi identique a été imaginé, de manière prémonitoire, par Emile Zola l'année précédente dans *Germinal* avec la mise à mort et l'émasculatation de l'épicier Maigrat par des femmes de mineurs enragées – qui marqua le plus les esprits du temps et passa à la postérité sous la forme verbale de «watrinade», comme pour dénoncer le caractère, intrinsèquement, bestial de ces populations qui, pourtant, sont sur le chemin d'une civilisation de leurs mœurs dont le sociologue Norbert Elias<sup>30</sup> s'est fait l'analyste.

Ainsi, au temps et au pays de la petite Fadette, les esprits et les corps sont-ils travaillés par des forces multiples et contradictoires, les unes ancestrales, les autres nouvelles. C'est, sans doute, au carrefour de ces différentes influences que se situe la réalité de leur existence et que se forge leur inconscient.

---

<sup>27</sup> Paris, Aubier, 1990.

<sup>28</sup> Diana Cooper-Richet, *op. cit.*, p.227-229. Notons qu'en 1868, en 1869 et en 1878 les ingénieurs Rouquayrol, Tissot, mais également l'administrateur Petitjean ont été violemment attaqués par les mineurs de leurs bassins respectifs. Ces attaques ne cessèrent pas avec la mort de Jean-Jules Watrin. En 1887, la maison d'un ingénieur est dynamitée à Bessèges dans le Gard. En 1892, c'est la demeure du directeur des houillères qui est pillée à Carmaux comme cela avait déjà, été le cas, en 1869.

<sup>29</sup> N'oublions pas que George Sand est également l'auteur d'un roman sur la mine *La ville noire*, Paris, Michel Lévy, 1861, dans lequel elle montre bien la nature à la fois ouvrière et paysanne des mineurs de cette époque.

<sup>30</sup> *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, p. 322-338.